

Les stratégies identitaires des lesbiennes et des gais vivant dans des régions non métropolitaines

Par Line Chamberland et Johanne Paquin

À l'automne 2003, le colloque *Vivre son homosexualité en région*, organisé à Rimouski par le Regroupement des lesbiennes et gais de l'Est du Québec, attirait quelques centaines de participant-e-s venus de tous les coins de la province. Le succès de l'événement signalait le dynamisme des organismes associatifs qui se sont multipliés en région depuis les quinze dernières années. La rencontre visait entre autres à attirer l'attention sur les difficultés d'insertion sociale des lesbiennes et des gais ainsi que le manque de ressources hors des grands centres. La situation des personnes homosexuelles résidant hors des agglomérations urbaines demeure peu documentée. Pour diverses raisons sociohistoriques que nous ne pouvons reprendre ici¹, l'expansion des communautés lesbiennes et gaies est fortement associée au phénomène de l'urbanisation et la plupart des recherches universitaires privilégient les concentrations urbaines, où les répondant-e-s homosexuels sont plus faciles à rejoindre². Or, plusieurs facteurs, tels l'évolution des structures économiques et démographiques régionales, l'accroissement de la mobilité, les médias de masse et l'Internet, ont contribué à amenuiser l'écart entre la ville et la campagne et à rendre désuets les termes mêmes d'une telle opposition. Il y a

¹ Voir entre autres Adam, 1995; D'Emilio, 1983; Higgins, 1999; Tamagne, 2000 et Weeks, 1977. Sur la concentration urbaine de la population homosexuelle aux États-Unis, l'on pourra consulter Gates et Ost, 2004.

² Riordon (1996) a recueilli une intéressante collection de témoignages journalistiques auprès de gais et lesbiennes vivant en milieu rural au Canada. Sur la méconnaissance des expériences non hétérosexuelles hors des grandes villes et les préjugés « urbanocentristes », voir Phillips, West et Shuttleton (2000) et Marple, 2005.

donc lieu de s'interroger sur les particularités des expériences des lesbiennes et des gais qui vivent dans un cadre régional.

Plutôt que de postuler des caractéristiques qui seraient inhérentes au contexte régional, nous avons concentré notre attention sur l'examen des spécificités telles que rapportées par des lesbiennes et des gais habitant des localités éloignées des grands centres urbains. Leurs lieux de résidence vont du très petit village à des villes d'importance moyenne servant de pôle urbain régional, mais ils ont en commun l'excentricité géographique qui les place en dehors des deux zones métropolitaines de Québec et Montréal. En nous basant essentiellement sur leurs témoignages, nous avons choisi d'explorer les particularités régionales en privilégiant le thème de l'évolution dans une petite communauté. En effet, ce sujet est non seulement très présent dans leurs discours mais abordé comme un facteur ayant des répercussions sur de nombreux aspects de la négociation de l'identité homosexuelle. Il se présente comme une trame analytique qui permet d'articuler les propos des uns et des autres, de mettre en relief les récurrences tout en prenant en compte la diversité des expériences.

Après une brève section méthodologique qui présente les participant-e-s de notre étude, nous examinons comment le fait de vivre dans une petite communauté modifie l'alternative de la divulgation ou de la dissimulation de son orientation sexuelle et altère les conséquences des choix effectués. Ce faisant, nous nous concentrons sur la spécificité régionale, et non sur l'ensemble des facteurs qui influencent les décisions relatives à la visibilité sociale en tant que lesbienne ou gai. Puis nous décrivons quatre modalités de visibilité observables en région et correspondant à autant de façons de résoudre ce dilemme. Par la suite, nous explorons d'autres impacts du milieu régional sur la mise en

œuvre des choix identitaires, notamment sur les manières de pactiser avec l'environnement tout en affirmant sa présence en tant qu'homosexuel-le. En diminuant la faisabilité des stratégies intermédiaires de dévoilement progressif et sélectif de l'homosexualité, le contexte régional non seulement limite les choix individuels, mais, et c'est là l'objet de la partie qui suit, il rend plus difficile l'émergence d'une présence homosexuelle dans la sphère publique ainsi que la formation d'espaces collectifs pour lesbiennes et gais. Ces éléments ont pour effet d'accentuer les problèmes d'isolement et d'absence de modèles. Enfin, nous constatons chez les interviewés une volonté de se tailler une place en région en tant que lesbienne ou gaie, plutôt que d'opter pour l'exode vers les villes.

Méthodologie et caractéristiques sociodémographiques des participant-e-s

Notre analyse des spécificités régionales se base sur l'examen des discours tenus sur ce thème par des lesbiennes et des gais vivant dans des régions non métropolitaines. Leurs propos ont été recueillis lors d'entretiens portant principalement sur leur intégration en milieu de travail, dont un volet était consacré à leur réalité régionale. Un corpus de 40 entrevues a été constitué à partir du critère du lieu d'habitation, à savoir le fait d'habiter dans une localité située à au moins 120 km de Québec et de Montréal³. Les participants, 20 hommes et 20 femmes, proviennent pour la plupart de l'Abitibi-Témiscamingue et de l'Est du Québec (Bas-Saint-Laurent, Gaspésie, Côte-Nord) et sont d'origine francophone, à deux exceptions près. Leur âge varie de 24 à 58 ans, pour une

³ Ce corpus a été tiré d'une série d'entrevues réalisées dans le cadre d'une recherche, à la fois qualitative et quantitative, sur la situation des gais et lesbiennes dans leur environnement de travail au Québec. Cette étude, subventionnée par le CRSH et le FQRSC, est menée en partenariat avec les comités de gais et lesbiennes des trois grandes centrales syndicales (CSN, CSQ et FTQ), l'Intersyndicale des femmes, la Table de concertation des gais, lesbiennes, bisexuel-le-s et transgenres du Québec ainsi que Femmes regroupées en options non traditionnelles. Nous remercions ici Frédérick Gagné, Micheline Goulet, Mathieu Latour et Julie Ouellet qui ont collaboré à cette partie du projet en tant qu'assistant-e-s de recherche.

moyenne de 41 ans, et toutes les cohortes générationnelles sont présentes de manière significative dans l'échantillon. Comme c'est le cas dans plusieurs études menées auprès de personnes homosexuelles à partir d'échantillons de convenance, on note une tendance vers une scolarisation plus élevée que dans l'ensemble de la population: dans ce cas-ci, environ 40% des participant-e-s ont une formation universitaire, plus du tiers détiennent un diplôme de niveau collégial et près du quart ont complété des études secondaires ou l'équivalent. Près de la moitié (18/20) travaillent dans l'enseignement, la santé et l'assistance sociale tandis que les autres se répartissent dans les domaines suivants: commerce, transport et entreposage (8); industrie manufacturière et agriculture (6); services, industries récréatives et culturelles (5); administration publique (3). 33/40 sont des employés tandis que les autres sont cadres intermédiaires ou supérieurs, propriétaires d'une petite entreprise ou travailleurs-euses autonomes. La majorité bénéficie d'un revenu supérieur à 40 000\$. Enfin, l'échantillon comprend une diversité de situations conjugales: 16 participant-e-s n'ont pas actuellement de relation stable, 4 entretiennent une telle relation sans qu'il y ait de cohabitation, 15 cohabitent avec un ou une conjoint-e depuis plus d'un an, 4 sont en union civile et 1 marié-e avec un-e partenaire du même sexe.

L'aménagement de l'identité sociale en tant que lesbienne ou gai en contexte régional

Selon les propos tenus par les participant-e-s, le fait de vivre dans une petite communauté constitue un trait majeur de la spécificité régionale ayant un impact sur l'aménagement de leur identité sociale en tant que lesbienne ou gai. Leur environnement se caractérise par l'absence d'anonymat et l'impossibilité de séparer vie privée et vie

publique. Ces éléments contextuels limitent les options praticables concernant la décision de faire connaître ou non son orientation sexuelle dans les différentes sphères de vie, et donc les agencements possibles en matière de visibilité (ou de non-visibilité) sociale. Dans cette section, nous examinons l'impact de ces éléments que les interviewé-e-s associent à leur réalité régionale et qui interviennent directement dans leur résolution du dilemme de divulgation/dissimulation de l'orientation sexuelle.

Vivre dans une petite communauté

Qu'ils habitent dans une petite ville, au cœur d'un village ou dans sa périphérie, plusieurs interviewé-e-s désignent comme une spécificité du contexte régional le fait de vivre dans une petite communauté où, pour reprendre les termes de Laurie, « *tout le monde connaît la vie de tout le monde* ». Plusieurs extraits font référence à divers incidents qui illustrent cette grande familiarité.

Dans une petite ville, il y a toujours quelqu'un qui connaît quelqu'un. Quand je suis allé passer un test pour les MTS, les deux infirmières qui sont là, je les connaissais. Les deux ont des enfants de l'âge des miens. Il y en a une qui demeurait sur ma rue et l'autre ne demeurait pas sur ma rue, mais ma fille était très amie avec sa fille. Donc je la connaissais. (Gilles)⁴

La proximité résulte d'abord de la faible densité de la population qui partage un même territoire. La plupart des activités quotidiennes se déroulent à l'intérieur de cet espace géographique, sans qu'il y ait de cloisonnement spatial des uns par rapport aux autres. Conséquemment, les habitants s'y côtoient et finissent par connaître plusieurs aspects de leur vie respective, comme l'observe Joyce:

⁴ Les participant-e-s sont identifiés par un pseudonyme. Nous avons légèrement remanié les extraits d'entrevues afin de les rendre plus lisibles.

Because it's not like we travel somewhere else to work. We live in the same community in which we teach. So we see each other at the grocery store, at the movies, at the video place. And we always run into parents or other students or former students or... It's not like you're in the suburb of Montreal, you're teaching downtown and live in the West Island. (Joyce)

L'information circule également d'une localité à l'autre à l'intérieur d'une même région. Les liens de parenté constituent une composante centrale du réseau social par lequel se transmettent les informations sur les personnes, comme l'a constaté Noémie:

Il y en a une que c'est la cousine... non, c'est la sœur de la prof de maternelle de [l'école X], ça fait qu'elle le sait [que je suis lesbienne]. Puis il y en a une que c'est la mère d'un de mes élèves de l'année passée. C'est comme ça. Tu vois la différence? Montréal puis ici, c'est deux choses. (Noémie)

Plus globalement, c'est l'enchevêtrement des divers réseaux sociaux (voisinage, parenté, milieu de travail, etc.) qui entraîne une absence d'anonymat: chacun-e est identifié comme étant le parent, le voisin ou le collègue de quelqu'un et l'information sur son compte circule à travers l'une ou l'autre chaîne de contacts. Bref, il est impossible de se fondre dans la masse. Ces effets s'accroissent dans le cas de certains types d'emploi s'adressant à une clientèle large, comme les commerçant-e-s ou, encore, les enseignant-e-s, qui deviennent des personnes connues par les cohortes successives d'élèves et de leurs parents.

Des frontières perméables entre vie privée et vie publique

Les participant-e-s, qui, rappelons-le, ont fait le choix de vivre en région ou d'y demeurer, ne perçoivent pas la proximité géographique et sociale comme étant négative

en soi, ou comme n'engendrant que des effets négatifs. Bien au contraire, malgré ses impacts sur la gestion de l'identité homosexuelle, l'absence d'anonymat constitue souvent un aspect valorisé de la dynamique sociale en région. Cependant, ils en relèvent des conséquences spécifiques qui influent sur leurs façons de négocier leur identité homosexuelle. L'une d'entre elles est la perméabilité des frontières entre vie privée et vie publique, dont découle la difficulté à dissimuler son orientation sexuelle, même si l'on ne cherche pas à la faire connaître, encore moins à l'afficher. Être souvent aperçu avec une même personne, se livrer avec elle à des activités quotidiennes comme faire son épicerie (un exemple récurrent dans les entretiens), cohabiter – surtout s'il s'agit de deux hommes – suffit à éveiller les suspicions. En l'absence de segmentation entre les différents univers de vie, il s'avère impossible de moduler sa visibilité sociale, en tant que gai ou lesbienne, selon les contextes particuliers. Il est particulièrement ardu de maintenir la discrétion autour d'une relation de couple, à moins de la rendre inexistante socialement.

En outre, l'information ou les soupçons concernant l'homosexualité d'une personne se diffusent rapidement et largement dans la communauté. Quelques participant-e-s rapportent des incidents qui témoignent de l'efficacité et de la portée, s'étendant parfois au-delà de la région, de la rumeur comme moyen de transmission de l'information: par exemple, leur orientation sexuelle était déjà connue ou soupçonnée dès leur arrivée dans la région ou dans un nouveau milieu de travail. Dans le même sens, Yves, auparavant marié et père de famille, se voit court-circuité dans le processus de divulgation de son homosexualité à des camarades avec lesquels il suit des cours dans une municipalité voisine:

Ils ont dit: « Penses-tu que tu nous apprends quelque chose ? Si tu savais, quand ça s'est su dans [*nom d'une petite ville*], ça a été LA rumeur dans notre cours. » (Yves)

Ces caractéristiques du contexte régional, à savoir l'absence d'anonymat, l'impossibilité de cloisonner les différents milieux de vie et la diffusion incontrôlable de l'information à travers le bouche à oreilles se répercutent sur les choix possibles relativement au *coming out*. Entre la dissimulation totale et la divulgation large, les stratégies intermédiaires qui tendraient à circonscrire la visibilité sociale en tant que lesbienne ou gaie à un nombre délimité de personnes ou de contextes apparaissent difficilement praticables. Le contexte régional rend donc inapplicable la mise en œuvre d'une stratégie de visibilité progressive et sélective, où la personne confronte au fur et à mesure les conséquences, anticipées et réelles, du dévoilement de son orientation sexuelle. De même, il est irréaliste de fréquenter un espace gai (bar, association, etc.) tout en dissimulant son homosexualité dans les autres sphères de sa vie. Bien plus, l'option de la visibilité constitue un choix irréversible – à moins de quitter la région – avec toutes les conséquences qui peuvent s'ensuivre. Par contre, les options ne sont pas totalement tranchées puisque la circulation informelle de l'information crée une zone grise, où l'on ne sait pas trop qui sait quoi, où les rumeurs coexistent avec le non-dit. Le secret peut en devenir un de polichinelle, sans pour autant que l'information ne devienne officielle. « *Tout le monde sait tout, mais tout le monde ne sait rien* », comme le formule Yves.

Les modalités de la visibilité sociale en contexte régional

À travers les propos des interviewé-e-s, nous avons repéré quatre modalités de la visibilité sociale en tant que lesbienne ou gai, dans le contexte des régions non métropolitaines.

1- *La visibilité large*: Ce type de visibilité se caractérise par le fait que l'orientation sexuelle de l'interviewé-e est connue de la majeure partie de la communauté et perceptible dans la sphère publique. Certains participant-e-s agissent de manière proactive en saisissant, voire en créant, les occasions de divulguer cette information, tandis que d'autres laissent agir la rumeur, sachant qu'à partir d'un certain seuil de visibilité, l'information se diffuse amplement par la suite.

C'est une petite ville. Je n'ai vraiment pas besoin [de le dire] De toute façon, le monde me connaît assez à [nom d'une petite ville], que le monde sait. S'ils ne savent pas, ça ne prend pas long qu'ils savent. Soit quelqu'un va leur dire: « Oh! Elle, sa blonde, tu sais... » Ça va sortir même dans la première journée que tu connais quelqu'un, ou que tu rencontres quelqu'un. Ça va sortir parce que la voisine va te connaître, ou l'ami va te connaître, ou leur chum va te connaître. (Marjolaine)

En contexte régional, la visibilité large va bien au-delà de son équivalent dans les villes métropolitaines, où les individus, sauf dans le cas de personnes jouissant d'une notoriété publique, bénéficient d'un certain anonymat même lorsqu'ils ne cherchent pas à dissimuler leur orientation sexuelle. Lison, qui habite un petit village, note que cette option signifie une visibilité, en tant que lesbienne, vis-à-vis de la plupart des personnes avec lesquelles elle interagit dans son environnement.

Ce qui est spécifique? Je te dirais que c'est plus difficile, parce que tout le monde nous connaît. Alors, c'est plus difficile, même dans des petites démarches: faire ton épicerie, demander un compte conjoint. Quand il y a une réparation à faire, il n'y a pas de gars dans la maison, c'est deux filles. Je vois que les menuisiers ne sont pas toujours à l'aise. À qui ils vont le dire? Il faut être capable d'affronter ça, de continuer à regarder les gens dans les yeux et dire bonjour. (Lison)

Comme l'illustre l'anecdote suivante racontée par Alain, la spécificité de ce mode de visibilité peut étonner les métropolitains puisqu'elle va à l'encontre de la vision souvent véhiculée à propos des réalités gaies et lesbiennes en région.

Je suis tombé en amour avec un gars de Montréal et il est venu habiter ici un an. Quand il est arrivé, on avait un gros party à la municipalité, avec les élus municipaux et tous les employés de la ville, accompagnés. Moi, j'avais amené mon chum. Mais pauvre lui, il était gêné, mal à l'aise. Parce qu'on était assis à la table d'honneur. Tout le conseil municipal était là. [Vu ma fonction] j'étais assis juste à côté du maire et mon chum était assis à côté de moi [comme l'épouse du maire, de l'autre côté]. Imagine! C'est moi qui présentais le cadeau au maire. Alors à un moment donné, j'ai dit: « Derrière chaque grand homme, il y a une femme... ou un homme. » J'avais lâché ça comme ça! Tout le monde était parti à rire, mais pauvre lui qui venait d'arriver, il était tout rouge! (Alain)

Dans un village, ce type de visibilité implique une exposition constante au regard d'autrui, en tant que gai ou lesbienne, dans toutes sortes de situations, une réalité à laquelle le conjoint d'Alain n'a pu s'accoutumer.

2- *La visibilité sélective*: Cette catégorie regroupe les cas où il y a une certaine visibilité auprès de la communauté, suite à une divulgation volontaire auprès de personnes sélectionnées, mais celle-ci demeure partielle. Bien que l'on sache que l'information se diffusera plus largement, il n'y a pas désir d'assumer une visibilité sociale au-delà d'un cercle d'initié-e-s.

Suzie: Je ne la cache pas, mon homosexualité, je n'en ai pas honte non plus, mais je ne le crie pas sur les toits. Je ne veux pas me faire écoeurer avec ça.

Intervieweur: Mais quand des personnes deviennent proches, tu considères important qu'elles le sachent? Suzie: Oui. Aux gens que je considère, je leur dis. Je dis ma vie familiale puis après, il n'y en a plus de cachette, puis ça vient automatique.

Le choix de ce type de visibilité implique de différencier les personnes qui sont formellement mises au courant et les autres, vis-à-vis desquelles il y a maintien volontaire d'un flou entourant l'identité. Diverses tactiques seront mises en œuvre pour contenir l'information dans la zone grise, celle où l'Autre est au courant, et l'interviewé-e le sait, sans que rien ne soit admis ou discuté.

J'ai dit [à mon supérieur immédiat]: « La vie familiale, c'est privée. La vie au travail, c'est la vie au travail. C'est deux choses. Moi, je ne suis pas le style à placoter de tout le monde, je ne veux même pas savoir ce que tu fais, je ne veux pas savoir ce qu'il y a chez vous ». Il m'a dit: « Moi non plus, Suzie, je

n'aime pas le placotage». *Bon, ça fait que là, on a parlé de voyage. Puis tu sais, on s'entend bien. Je sais qu'il le sait, mais il ne me pose pas la question.*

Il pose la question à un autre, mais pas à moi. (Suzie)

À la limite, tout le monde le sait, mais personne n'en parle. Le maintien d'une zone de non-dit offre une protection contre le rejet social: cela évite aux autres d'avoir à sanctionner des conduites qu'ils désapprouvent peut-être, étant donné qu'ils sont censés les ignorer. Par contre, ce mode de visibilité suscite des craintes quant aux répercussions éventuelles, vu l'incapacité de contrôler la diffusion de l'information et, plus particulièrement, d'empêcher qu'elle ne parvienne à des personnes hostiles.

3- *La visibilité restreinte à la sphère (très) privée:* La mise en œuvre de ce type de visibilité nécessite un embargo très strict sur la circulation de l'information concernant l'orientation sexuelle de l'interviewé-e en dehors de la sphère intime de la vie privée. Peu de participant-e-s se situent dans cette catégorie, en raison des restrictions importantes qu'elle implique au niveau du comportement dans la sphère publique, des relations sociales et même de la relation conjugale, comme l'illustre le cas de Joyce:

It didn't help the relationship at the end. Because it got to the point where, it was like, ok, curtains closed, is anybody watching? That kind of thing, paranoia... Couldn't talk about your living, the situation you're living, so when you're having difficulty in your relationship... We had no one to talk to.

I couldn't talk to anybody. I couldn't talk to my friends. NOBODY! (Joyce)

4- *L'invisibilité totale:* Cette catégorie inclut les personnes – d'après nos entretiens, il s'agit essentiellement d'hommes – ayant choisi de ne pas s'identifier comme homosexuelles, tout en ayant des pratiques sexuelles avec des personnes du même sexe.

Comme le recrutement de notre échantillon ciblait des lesbiennes et gais s'auto-identifiant comme tels, il est impossible qu'un-e des participant-e-s appartienne à ce groupe, mais certain-e-s interviewé-e-s nous ont parlé de leurs relations avec des personnes vivant cette situation. C'est le cas d'Alain, 55 ans, qui en a connu plusieurs.

Alain: Il y a beaucoup de doubles vies ici. Tu vas rencontrer beaucoup de gars mariés qui vont vivre en cachette. Pendant dix ans de temps, j'ai baisé avec un gars qui avait une blonde, et il n'était pas vieux ce gars-là. J'ai déjà baisé avec un gars la veille de son mariage. Quand je dis qu'on a une liste de rappel... Quand tu n'as pas de chum régulier, il faut bien que tu la vives à quelque part, ta sexualité. Et souvent, ça va être des gars mariés comme ça.

Intervieweur: Et des fois, ils vont même aller jusqu'à ne pas te saluer dans la rue? Alain: C'est sûr. Ils n'oseront pas te dire bonjour en public parce qu'ils vont passer pour un gai parce que toi, tu es gai affiché et tout le monde le sait. Souvent, ils te demandent d'être discret.

Hormis les rencontres sexuelles épisodiques, cette option limite considérablement les possibilités de vivre son homosexualité.

La mise en œuvre des choix de visibilité

Nous l'avons vu, les particularités du milieu régional exercent une pression vers la polarisation des options relativement à la divulgation ou à la dissimulation de son homosexualité. Ses effets ne se limitent pas là. En réduisant les voies praticables, un tel contexte est susceptible de faire émerger ou d'aiguiser les conflits interpersonnels liés à des choix divergents quant aux niveaux de visibilité souhaités. De plus, il influence les modalités de mise en œuvre d'une stratégie de visibilité large de même que ses

conséquences éventuelles. Deux aspects ressortent des propos des interviewé-e-s: la nécessité de négocier les frontières de l'acceptable au niveau de l'image projetée en tant que lesbienne ou gaie; l'exposition à des comportements homophobes et les façons d'y réagir.

Les conflits liés aux choix de visibilité

Quelques participant-e-s ont relaté des difficultés rencontrées dans leurs relations conjugales attribuables à des choix différents en matière de visibilité par chacun-e des conjoint-e-s. Certes, l'existence de discorde au sein des couples de même sexe quant à la décision de s'ouvrir ou non vis-à-vis de leur entourage respectif (familles, amis, milieux de travail) n'est pas particulière au contexte régional (Julien, 2001; Patterson 2001). Cependant, les tensions peuvent s'aviver ou s'approfondir car l'impossibilité d'opter pour des stratégies intermédiaires ou progressives de visibilité rend plus ardue la recherche de compromis, tel que l'illustre le récit de Clothilde. Cette dernière souhaitait partager son vécu en tant que lesbienne avec quelques amies intimes, alors que sa conjointe craignait qu'une telle ouverture, si partielle soit-elle, ne mette en péril son propre choix de dissimuler totalement sa relation aux yeux de l'entourage. Ce désaccord a fini par miner leur relation conjugale.

Ma conjointe me demandait de ne pas parler de ce que je vivais. Je n'étais plus capable d'avoir des amies, parce que je ne pouvais plus être authentique face à ces gens-là. Je pense que ça a beaucoup fait que notre relation s'est détériorée. En fin de compte, quand elle a su que j'en avais parlé à des gens sans l'avoir informée, elle n'était pas contente. Elle m'a dit: «Je me questionne très sérieusement face à notre relation. » (Clothilde)

Des choix incompatibles sur le plan de la visibilité sociale peuvent aussi obstruer la formation ou le maintien de liens amicaux avec d'autres gais et lesbiennes, et accentuer ainsi le problème de l'isolement.

Ici, on n'a pas réussi à se faire des amis gais. On a des amis straight, mais pas d'amis gais. On a essayé autant comme autant, mais il faudrait être invisible. Moi, je ne suis pas le gars à me cacher. C'est trop compliqué. «Quand tu seras bien, quand tu seras à l'aise avec ton affaire [ton homosexualité], rappelle-nous !» Mais ils ne rappellent pas. (Réjean)

Négocier les frontières de l'acceptable

Dans un milieu caractérisé par la proximité et l'absence d'anonymat, les lesbiennes et les gais qui ont choisi de ne pas dissimuler leur orientation sexuelle se préoccupent de l'image qu'ils projettent, en particulier dans la sphère publique. Contrairement à ce qui peut se passer dans le Village gai à Montréal, l'impact de leurs comportements de visibilité n'est pas confiné à un espace géographique délimité et ils doivent en assumer les conséquences. Les propos de quelques participant-e-s témoignent de leur souci de ne pas franchir ce qui est perçu comme les frontières de l'acceptable. Leurs exemples se réfèrent souvent aux manifestations d'affection de même qu'au déploiement de symboles gais/lesbiens dans les espaces publics.

Intervieweur: *Même s'ils le savent dans le fond que vous êtes ensemble, tu penses que ça ferait scandale [de marcher main dans la main avec ta blonde]?*

Brigitte: *Bien oui. Je pense. En tout cas, ça les dérangerait. C'est sûr que ça se parlerait: « On a vu Brigitte avec sa blonde marcher main dans la main! Aye ! Est-ce que ça a du bon sens? Franchement, on le sait mais elles ne sont*

pas obligées de s'afficher! » *Il me semble que c'est le discours que j'entendrais.*

La discrétion dans la sphère publique est justifiée de diverses manières. On retrouve, parmi les arguments, celui de la prudence, afin de ne pas provoquer de réactions de rejet, et la nécessité de composer avec le faible degré d'ouverture de l'entourage, lequel n'est pas accoutumé à des démonstrations explicites d'affection ou de sexualité entre personnes du même sexe. Certains font intervenir des considérations stratégiques. Par exemple, Guy et son copain mesurent leurs gestes de visibilité de manière à ne pas choquer l'entourage tout en projetant une image qui, selon eux, contribuera à déconstruire les préjugés courants et à rendre visible la présence homosexuelle dans leur région. Guy explique leur vision des choses:

Intervieweuse: Tu te permettrais de marcher main dans la main avec ton conjoint? Guy: Si j'étais à Montréal, dans le quartier gai, la question ne se poserait pas. Mais, ici, non. Ce n'est pas par crainte, c'est plus par respect de la majorité qui en est encore là. Je me dis en moi-même: on va se faire accepter le jour où on aura fait les choses, mais doucement. Sans bousculer les autres. Qu'ils s'aperçoivent que les gais, ça vit comme tout le monde. On y va à petits pas. Juste le fait qu'on participe ensemble à des activités de [mon milieu de travail], c'est déjà un gros pas.

Négocier l'acceptable, c'est donc aussi utiliser toute la marge de manœuvre disponible et tenter de l'élargir, tout en anticipant la limite à ne pas franchir. Ainsi, Andrée et sa blonde, qui ont chacune apposé un collant arc-en-ciel sur leur voiture, hésitent à poser un

geste plus audacieux, à savoir planter un immense drapeau arc-en-ciel dans leur cour « pour que ce soit voyant ».

La préoccupation autour de l'image concerne également l'apparence vestimentaire, la gestuelle et les autres comportements pouvant exprimer publiquement une identité gaie/lesbienne. Par exemple, Jean-Philippe considère que l'intégration au milieu passe par le respect des normes sociales, notamment celles relatives aux genres.

Ici, tu n'es pas un numéro. C'est la grosse différence, et selon moi, on doit faire un peu plus attention à la façon dont on vit. [Si j'étais] très maniéré, très efféminé, je ne suis pas sûr que j'aurais vraiment une crédibilité envers les gens [dans mon travail]. Donc, je ne peux pas me permettre d'être la grande folle. Je n'aimerais pas non plus, mais je ne pourrais pas me le permettre. Les gens qui sont plus efféminés ne restent pas en Abitibi habituellement. (Jean-Philippe)

La nécessité de composer avec les représentations stéréotypées de l'homosexualité n'est pas spécifique aux régions non métropolitaines mais selon quelques participant-e-s, la marge de manœuvre semble plus étroite en région qu'en métropole et la limite de l'acceptable, plus vite franchie. Nous y reviendrons.

Composer avec les comportements homophobes

Les propos des interviewé-e-s nous permettent de relever d'autres particularités du processus d'intégration des lesbiennes et gais au sein d'une petite communauté. L'impossibilité de cloisonner les sphères de vie et d'adopter des stratégies différenciées dans chacune a pour conséquence que l'orientation sexuelle, à moins d'être dissimulée complètement, devient plus ou moins largement connue, de manière explicite ou

implicite. Pour les participant-e-s qui affirment davantage leur orientation sexuelle, le caractère personnalisé des interactions quotidiennes faciliterait une insertion harmonieuse: l'entourage peut connaître et apprécier la personne dans son intégralité, et non la percevoir seulement à travers son « étiquette » de gai ou lesbienne. La nécessité de maintenir des liens sociaux favoriserait l'acceptation ou, à tout le moins, une tolérance tacite.

En région, c'est rare que les gens manquent de respect ou nous démontrent qu'ils sont complètement contre ça. Ils vont avoir tendance à ne pas être d'accord mais à ne pas le dire. À avoir quand même une relation avec nous autres. C'est sûr qu'on se sent plus toute seule par exemple. Mais d'un autre côté, on n'a pas le choix de s'intégrer à la communauté. C'est aussi pour moi un aspect positif. Parce que je ne trouve pas que ce serait bien d'avoir juste des amis gais et de se contenir à un monde gai. Je pense que c'est important d'être intégré à notre communauté. (Marie-Christine)

Par contre, le fait que l'orientation sexuelle devienne connue par une partie plus ou moins grande de la communauté expose potentiellement à des manifestations homophobes qu'il est impossible d'éviter ou de contourner vu la proximité et le caractère irréversible de la visibilité en tant que gai ou lesbienne. C'est ainsi que Suzie s'explique « la réticence » qu'elle a sentie de la part de certains collègues qui avaient été mis au courant de son lesbianisme avant même qu'elle n'arrive dans son nouveau milieu de travail. Autre exemple: Pierre-Paul soutient que les autorités locales ont refusé à plusieurs reprises de donner leur appui à son projet d'entreprise pour ne pas s'associer à un homosexuel avoué.

Pour sa part, Alain évoque une série d'incidents déclenchés par la présence affichée de gais dans un bar de la région.

Il y a eu du harcèlement [à tel bar]. Ça a passé à la Commission des droits de la personne. On a déjà eu une petite association à un moment donné. Puis il y avait une gang de machos qui attaquait [le bar], il y avait même des policiers dans la gang, ils voulaient libérer le [bar] des gais. (...) Il y avait eu deux ou trois gars qui avaient subi de la violence physique. (Alain)

Il nous est évidemment impossible d'estimer l'ampleur et la gravité des manifestations d'homophobie dans les régions étudiées. Les perceptions des participant-e-s à cet égard varient. Quoi qu'il en soit, la particularité du contexte régional lors d'incidents homophobes découle de la personnalisation des liens sociaux: les auteurs de tels gestes, tout comme leur victimes, ne sont pas anonymes. Par exemple, Alain met à profit ses contacts pour réagir à un incident homophobe et prévenir la récurrence.

Ça m'est arrivé une fois, au bar, que quelqu'un m'avait apostrophé. Il y avait un gros gars assez costaud qui est arrivé. Je m'étais approché pour aller me chercher une bière et il m'a dit «maudite tapette». J'ai dit: « Aye! Tu es gros en tabarnac pour me dire ça. Tu es gros, toi! Je te respecte comme tu es, alors respecte-moi comme je suis ! » Ce gars-là, il avait à peu près 17-18 ans. J'avais appelé ses parents et je les avais avertis que si la situation se reproduisait, j'allais prendre des démarches. Alors il s'est fait péter [faire des remontrances] par ses parents, je suis sûr de mon coup. C'est vrai ! On n'a pas à se laisser faire.(Alain)

Des freins à l'émergence d'espaces collectifs

Il se dégage des entrevues deux autres spécificités attribuées au contexte régional et étroitement imbriquées l'une à l'autre dans les propos des participant-e-s, à savoir le peu de visibilité publique des lesbiennes et des gais de même que le manque d'espaces sociaux qui leur appartiennent en propre. Par rapport à ces aspects, la région est souvent contrastée avec les grandes villes, que l'on caractérisera par la présence de quartiers spécialisés, l'abondance des lieux de rencontre et les manifestations exubérantes de visibilité telles que la parade de DiversCité. Plusieurs interviewé-e-s relèvent les difficultés qui en résultent pour les lesbiennes et gais habitant des régions non métropolitaines, que l'on peut résumer succinctement comme le manque de modèles, de ressources et de réseau social, en un mot, l'isolement.

La faible visibilité publique

Dans l'ensemble, très peu de participant-e-s caractérisent leur région d'appartenance par un conservatisme ou une fermeture d'esprit qui serait inhérent aux mentalités locales. Cependant, la difficulté de mettre en œuvre des stratégies intermédiaires de divulgation de son homosexualité et les pressions sociales à la conformité freinent l'émergence d'une visibilité gaie/lesbienne dans la sphère publique. Dans un contexte de faible densité démographique, les gais et les lesbiennes apparaissent comme un groupe peu nombreux, dispersé et plus dissimulé qu'en milieu fortement urbanisé. Conséquemment, la population locale est moins habituée à les côtoyer sciemment et à composer avec leur présence publique.

Tu as toujours tendance à penser que dans les grands centres, c'est plus ouvert, il y a tellement de monde, tellement de mentalités, de cultures, de nationalités différentes, qu'à un moment donné, le monde s'habitue à un

roulement tandis qu'ici, on est moins confronté à ces choses là. (...) Puis les gais sont moins gênés de s'afficher, de le dire ou quoi que ce soit, étant donné cette facette-là. Alors qu'ici, le fait que les gais restent chacun de leur côté, le monde est moins confronté à ça. (Félix)

Comme le notent quelques interviewé-e-s, la diversité sexuelle, tout comme la diversité culturelle, fait partie de l'environnement quotidien dans les grands centres et les citadins l'appivoisent ou, à tout le moins, la tolèrent.

Quelques participant-e-s établissent un lien entre cette absence de visibilité publique et la persistance des images caricaturales de l'homosexualité chez certains résidents des régions. Étant donné le manque de familiarité avec l'univers homosexuel et de contacts directs avec des lesbiennes et des gais s'identifiant comme tels, les clichés qui assimilent l'homosexualité à une inversion des genres (homosexuel efféminé, lesbienne masculine) ou à une perversion sexuelle ne sont pas concurrencés par d'autres représentations de la réalité homosexuelle.

Des cochons. Du monde pervers. Point à la ligne. J'organisais des soirées, on a fait venir un [personnificateur féminin]. À un moment donné, le propriétaire m'a appelé, il a dit: « Non, non. Il n'y aura pas de striptease et de cochonnerie dans mon hôtel. Patati, patata. » J'ai dit: « Non, non. Je vous invite à venir faire un tour, amenez votre femme. Inquiétez-vous pas ! Il n'y a pas d'orgie. » Souvent, quand on organise des événements, le monde pense que c'est un party où tout le monde est tout nu, que ça baise sur les tables, que c'est l'orgie totale. (Yves)

Les lesbiennes et gais dont les apparences et les comportements contredisent ces visions stéréotypées passent le plus souvent inaperçus dans leur entourage et ne sont guère incités à dévoiler leur propre orientation sexuelle dans un tel contexte, ce qui contribue à maintenir l'occultation de la réalité homosexuelle en région, malgré les changements qui se dessinent.

Le manque d'espaces sociaux

Au cours des entretiens, plusieurs participant-e-s ont déploré l'absence ou l'insuffisance de lieux de rencontre, d'activités collectives et d'associations communautaires. Certes, il existe en région des endroits fréquentés par des lesbiennes et des gais, et plusieurs organismes associatifs, locaux ou régionaux, ont vu le jour depuis la dernière décennie. Notre intention ici n'est pas de dresser le portrait, même approximatif, de la situation, mais plutôt d'illustrer comment les caractéristiques régionales contraignent le développement de tels espaces sociaux.

Dans la plupart des villes de taille moyenne, des bars ou des soirées organisées par des individus ou des associations rejoignent une clientèle gaie/lesbienne. Des endroits commerciaux (cafés, restaurants) peuvent également devenir des lieux informels de rencontre. Toutefois, cette offre semble nettement insuffisante. Quelques participant-e-s soulignent son instabilité, de même que la barrière des distances à parcourir lorsqu'on habite une localité plus petite ou éloignée de ces pôles régionaux.

Ici, des bars gais, il n'y en a pas. Il y a eu 2 ou 3 tentatives, ça a toujours floqué. Ensuite, si on voulait sortir dans un bar gai, il fallait aller à [ville Y]. C'est à une heure d'ici. Là, il faut que tu t'en reviennes. Une heure de route encore. À 2-3 heures du matin, ce n'est pas toujours évident. (Christiane)

Les facteurs expliquant le succès ou l'insuccès des diverses initiatives sont multiples, mais certains renvoient aux spécificités du contexte régional. La fréquentation d'un lieu public associé à une présence gaie/lesbienne, les relations amicales ou la participation à des activités sociales avec des homosexuel-le-s connus comme tels par l'entourage accroissent les risques d'un étiquetage par association et mettent en péril les stratégies de ceux et celles ayant opté pour une visibilité restreinte ou sélective. Cette dynamique contextuelle constitue un frein majeur pour le développement des associations et la mise sur pied d'activités ciblant explicitement les gais et les lesbiennes. Guy raconte une expérience décevante à cet égard:

On a essayé de repartir l'Association gai et lesbienne de [telle ville]. Ça n'a pas fonctionné. Le dernier repas qu'on avait organisé, on s'était dit: « On le fait dans un restaurant et on ne se cache pas dans un sous-sol. » On avait eu environ 40 confirmations pour le repas. On avait réservé pour 40. Il en est venu 18. Il y a des couples qui sont arrivés, on voyait que c'était des lesbiennes ou des gais. Quand ils ont vu qu'on était dans le restaurant, et non dans le sous-sol du restaurant, ils ont été s'asseoir ailleurs. Ils nous ont regardés toute la soirée. (Guy)

Par ailleurs, il existe également des circuits informels de rencontre qui sont davantage dissimulés au regard d'autrui, par exemple la pratique d'un sport d'équipe comme le hockey, mentionnée par des participantes lesbiennes, ou, encore, pour les hommes gais, la fréquentation de lieux à des fins exclusivement sexuelles. Des groupes amicaux se forment également mais ils se cantonnent dans des espaces privés et offrent peu de possibilités de faire de nouvelles rencontres.

Ici, les gens ne s'affichent pas nécessairement, ils sont très discrets. On se fait des soupers, mais ça s'arrête là. À un moment donné, tu connais quelqu'un, le cercle s'agrandit. Pour trouver [une blonde], c'est très difficile.

(Laurie)

Ces possibilités exposent moins au regard public mais chacune présente un ou des inconvénients: les lieux de rencontre sont davantage cachés et donc moins accessibles; les relations sexuelles entre hommes demeurent anonymes; les cercles amicaux se transforment parfois en clans fermés et peu accueillants⁵.

L'isolement

L'isolement constitue la principale conséquence de cette situation: le nombre restreint d'espaces collectifs de même que la faible densité de la population homosexuelle visible limitent les possibilités de socialiser dans un environnement majoritairement composé d'autres gais et lesbiennes, d'établir de nouveaux liens basés sur des affinités allant au-delà de l'orientation sexuelle et de se constituer un cercle d'ami-e-s. L'isolement constitue un thème récurrent des entretiens, qu'il s'agisse d'interviewé-e-s vivant seuls ou en couple et quelle que soit leur stratégie de visibilité sociale. Par exemple, Clothilde, qui souhaite transiter d'une visibilité très restreinte vers une visibilité sélective, ne sait trop quels moyens déployer pour y parvenir:

Comme mon amie [une telle], elle me dit: « Bon, Clothilde, il faut qu'on se trouve du monde, ça n'a pas de bon sens. Moi, j'ai besoin d'avoir une âme sœur, une amie, quelqu'un avec qui je peux échanger et quelqu'un sur qui je

⁵ Sur la socialité des lesbiennes et des gais en région ainsi que sur les dynamiques parfois conflictuelles autour des niveaux de visibilité, voir Bonneau 1998a, 1998b et Whittier, 1997. À cause de son caractère anonyme, l'Internet ouvre de nouvelles avenues, que ce soit pour initier des rencontres personnelles ou accéder à des ressources en ligne. Le cadre des entretiens ne nous permettait pas d'explorer cet aspect.

peux me coller. » *Là, on se dit: « Où est-ce qu'on pourrait aller? Qui est-ce qu'on pourrait rencontrer? » On ne le sait pas.(...) Je pense que c'est étouffant d'être en région. (Clothilde)*

Certes, les stratégies axées vers une plus grande visibilité augmentent les possibilités de socialisation; elles ne suffisent cependant pas à contrecarrer les restrictions découlant du contexte régional ni les barrières liées à l'éloignement géographique. À la difficulté de rencontrer des pairs s'ajoutent le manque de modèles pour ceux et celles qui sont dans un processus de questionnement ou de construction identitaire de même que l'absence de milieu social qui puisse refléter et valider l'identité sexuelle. L'inexistence de signes de visibilité sociale, par exemple de couples qui se tiennent par la main ou de drapeaux de la fierté, contribue également à alimenter un profond sentiment de solitude. Bref, il devient ardu de briser le cercle vicieux de l'isolement et du repli sur soi.

Enfin, certains participant-e-s soulignent l'insuffisance des services et des ressources disponibles dans les régions éloignées, comparativement aux villes métropolitaines, notamment pour offrir des conseils et du soutien psychologique. Comme nous l'avons vu, le maintien d'une vie associative est tributaire des facteurs qui freinent la visibilité sociale en région. Les organismes communautaires reposent sur des bases fragiles; conséquemment, il leur est difficile de susciter une participation large, d'offrir des activités variées et de répondre aux nombreux besoins. En outre, la distance géographique rend la tâche ardue pour les associations qui relèvent le défi de rejoindre des lesbiennes et des gais dispersés sur un vaste territoire⁶.

Déménager ou rester là ?

⁶ Sur la question des services aux gais et lesbiennes en région, voir aussi Bonneau, 2003; Marple, 2005; Smith et Mancoske, 1997.

Parmi les interviewé-e-s, plusieurs n'ont jamais quitté leur région d'origine, d'autres y sont revenus après avoir vécu dans des grandes villes à l'occasion de la poursuite de leurs études ou à la suite d'un exil volontaire, d'autres encore ont fait le choix de venir s'installer en régions non métropolitaines. Quelques-uns ont délaissé leur patelin d'origine au profit d'une petite ville régionale, afin de jouir d'un certain anonymat, si relatif soit-il comparativement aux métropoles, et d'accéder à un milieu social.

Ben ça pouvait me donner la chance de vivre ma vie de gai, parce que je n'étais plus dans mon coin de pays, je n'étais plus au travers de ma famille.

Un peu comme le gai de [tel village] qui s'en va à Montréal pour pouvoir vivre sa vie. (...) Je me disais que ça va peut-être être plus facile de m'assumer vu que je ne suis pas au travers de tout le monde que je connais.

(Paul)

Dans l'ensemble, les participant-e-s ne remettent pas en question leur attache régionale. Cependant, le thème de l'exode vers les villes est présent dans leur discours.

Prendre sa place en région

Outre des considérations générales sur les avantages de la vie en région (par exemple, la beauté des lieux, le rythme quotidien), les interviewé-e-s justifient leur choix résidentiel par comparaison avec les possibilités offertes dans un contexte métropolitain. Par exemple, Marjolaine estime qu'il est plus facile de vivre son homosexualité ouvertement dans une petite ville, que dans une métropole où l'anonymat et l'individualisme prévalent.

Il y a plein de monde qui partent vivre à Montréal, ils disent que c'est plus facile. Moi, personnellement, je ne serais pas capable. Je trouve que oui, peut-être dans le Village [gai], c'est plus facile à vivre, mais sors pas du Village ! Parce que [Montréal], c'est un milieu où le monde se fout des autres. C'est plutôt leur nombril, puis c'est tout. Donc si quelque chose les dérange puis s'ils veulent faire une scène là-dessus, ils vont la faire. Puis je trouve que les milieux comme [ici], des petites places comme ça, je trouve que c'est plus ouvert, parce que le monde te connaît avant, premièrement, donc c'est plus difficile de dire « crise de tapette ». (Marjolaine)

Elle n'est pas la seule à penser que l'apparente tolérance envers les gais et lesbiennes dans les grandes villes est quelque peu illusoire car elle découlerait davantage de la dépersonnalisation et de l'anonymat des rapports humains que d'une réelle acceptation. Certains critiquent le phénomène de la « ghettoïsation » en milieu urbain.

J'aurais pu faire une carrière aussi en ville. Sauf que je trouvais ça important de rester dans le milieu. Prendre ta place dans le milieu. Montrer qu'on était capable d'être, de vivre dans une collectivité. Et non pas juste être dans les ghettos. (Alain)

Les participant-e-s ayant adopté une stratégie de visibilité expriment leur détermination à se tailler une place dans leur environnement régional. Si une telle option s'avère plus exigeante dans un tel contexte, car il n'y a guère d'échappée, son impact sur la communauté serait plus significatif à cause des liens interpersonnels qui constituent la trame du tissu social.

Ici en région, les gens se connaissent plus. Alors tu as d'autant plus d'opportunités d'avoir des agents multiplicateurs. Ici, si tu en sensibilises une dizaine, il y a de grosses chances que n'importe qui risque de tomber tôt ou tard sur quelqu'un qui connaît une de ces dix personnes qui, ultimement, les convaincra aussi. C'est beaucoup plus facile de développer une mentalité dans une petite place, à mon sens. (Jean-Sébastien)

Les gestes quotidiens de visibilité seraient également plus efficaces pour remettre en question les stéréotypes car la familiarité découlant de la proximité rend possible une appréciation globale de l'autre. Par exemple, Réjean raconte comment sa voisine lui a avoué avoir modifié radicalement sa perception des gais depuis qu'ils se côtoient.

« Réjean, depuis que tu restes à côté de chez nous, ma perception des gais a complètement changé. Tu es normal. » J'ai dit: « Voyons ! J'ai toujours été normal. » Elle dit: « Même que je n'hésiterais pas à faire garder mes enfants chez vous! » Je pense que ce sont des gens comme [mon chum] et moi qui vont faire avancer la cause. Plus que la Parade gaie. Les gens nous voient vivre. On fait une vie normale comme tout le monde. (Réjean)

L'on peut également utiliser la renommée ou le capital de sympathie dont on dispose pour confronter les préjugés, à l'instar d'Yves qui mise sciemment sur son image de « professionnel ayant réussi dans la vie » tout en s'affichant publiquement. Le désir d'initier des changements constitue donc une motivation supplémentaire pour les interviewé-e-s ayant opté pour une stratégie de visibilité large. Pour un certain nombre, cela se traduit par l'engagement dans des organismes associatifs oeuvrant à accroître la visibilité homosexuelle en région et à sortir les gais et lesbiennes de leur isolement, en

particulier les jeunes, les personnes qui s'interrogent sur leur orientation sexuelle et celles qui n'osent pas vivre leur sexualité par peur des contrecoups.

L'exode vers les grandes villes

Plusieurs participant-e-s ont vécu temporairement en milieu métropolitain ou ont côtoyé des personnes homosexuelles ayant songé à ou fait le choix de migrer vers les grandes villes – certaines étant revenues par la suite. Comme pour la mobilité intrarégionale, la recherche d'un cadre de vie offrant à la fois plus d'ouverture et plus d'anonymat constitue l'un des motifs de départ. L'exemple type est celui des jeunes qui découvrent leurs attirances pour le même sexe et souhaitent les explorer, quitte à faire l'aller-retour entre grande ville et région pendant quelques années.

Les jeunes, c'est encore caché. Ils vont aller à l'extérieur, à Montréal, et ils vont revenir au bout d'un an. Ils vont faire des expériences. (Claude)

Dans d'autres cas, c'est le poids de la clandestinité qui finit par s'avérer trop lourd et le départ de la région coïncide avec la sortie du placard.

J'étais sorti avec un autre infirmier qui était gai aussi. Il voulait qu'on se marie [chacun avec une femme] et qu'on se construise un à côté de l'autre [pour pouvoir continuer à se voir]. Je sortais avec le gars depuis à peu près un an. J'ai dit non. C'était vraiment son optique, alors j'ai coupé la relation. Il a voulu revenir par après quand il était marié. Parce qu'il s'est marié et il a eu deux enfants. [Récemment] j'ai appris qu'il partait à Québec et il a fait son coming-out. C'est fait. C'est la rupture. (Alain)

L'isolement et l'absence de milieu social favorisent également le déménagement vers les grands centres. Des pressions sociales peuvent aussi s'exercer lorsque l'homosexualité

est affichée ouvertement, avec les répercussions qui s'ensuivent pour l'entourage familial et autre.

Il y en a plusieurs qui m'ont dit: « Pourquoi tu ne t'en vas pas à Montréal? Tu vas pouvoir faire ta vie tout seul et personne ne va te voir. » En voulant dire: « Tu déranges ici, va-t'en à Montréal! » (Yves)

Enfin, des expériences vécues de harcèlement ou d'agressions à caractère homophobe constituent de puissants incitatifs à quitter la région. Alain a vu partir plusieurs de ses camarades suite à la série d'incidents, dont des agressions physiques, décrits précédemment. Romain nous fournit un autre exemple, qu'il présente en contraste avec des cas d'intégration réussie dans l'environnement régional. Il s'agit d'un gai qui, malgré ses performances exceptionnelles au travail, a été complètement marginalisé lorsque son homosexualité est devenue connue.

J'ai rencontré un gai de [ma région] qui est rendu à Québec. Il dit: « J'étais en train de faire une dépression, je pensais mourir. » (...) Il était serveur dans un restaurant, puis il a travaillé dans un magasin à rayons. Il m'a dit: « Quand c'est rendu que tu travailles dans un magasin et que les collègues de travail le savent et ne veulent pas travailler avec toi, donc tu es pris pour faire 8-10 heures par jour à décharger des vans, deux vans par jour... Moi, je n'en pouvais plus dans le milieu de travail où j'étais... » Parce qu'à un moment donné, il a été nommé le meilleur serveur de [telle ville]. Et aussitôt qu'il a annoncé qu'il était gai, tout le monde voulait s'en débarrasser. (Romain)

Conclusion

Notre analyse des modes d'insertion sociale des lesbiennes et des gais vivant en régions non métropolitaines invite à réexaminer un certain nombre d'*a priori* concernant les différences liées au degré d'urbanisation. Les témoignages des participant-e-s ne confortent pas la vision d'une ruralité qui se distinguerait par des valeurs traditionnelles et par l'emprise du religieux, où les mentalités passéistes tarderaient à se moderniser. Selon notre analyse, la spécificité régionale tient d'abord à la personnalisation des liens sociaux attribuable à la faible densité démographique, à l'absence de ségrégation spatiale des activités et à la porosité des frontières entre vie publique et vie privée. Ces traits modulent l'aménagement de l'identité sociale en tant que lesbienne ou gai en restreignant et en polarisant les options praticables concernant le dilemme de divulgation/dissimulation de l'orientation sexuelle. Le choix de se dévoiler est exigeant à assumer puisqu'il mène quasi inéluctablement à une visibilité large et irréversible auprès de l'entourage, avec toutes les conséquences qui peuvent s'ensuivre. Les deux autres modalités repérées parmi les participant-e-s, soit la visibilité sélective et restreinte, font appel à la discrétion, au secret, voire à la dissimulation totale. Ces stratégies identitaires ont en commun de confiner l'information sur l'orientation sexuelle à la sphère privée – en y incluant quelques intimes sélectionnés – ou très privée. Dans un contexte de proximité et d'interdépendance, ces stratégies n'apparaissent viables que grâce à l'existence d'une importante zone de non-dit qui assure un certain « confort » de part et d'autre, et permet le maintien des liens sociaux en évitant les confrontations directes autour de cette question. Cependant, outre les limitations qu'elles requièrent pour leur mise en place, ces options n'offrent pas de protection garantie contre la propagation de la rumeur et le qu'en dira-t-on.

Le fait de vivre dans une petite communauté influence également les stratégies d'insertion sociale liées aux choix effectués en termes de visibilité. Ainsi, l'on observe chez les participant-e-s qui font connaître leur orientation sexuelle la préoccupation d'ajuster leurs comportements et l'image qu'ils projettent en public de manière à introduire progressivement une présence homosexuelle, tout en évitant de choquer ou brusquer les résident-e-s. De même, l'on pourra mettre à profit les ressources sociales dont on dispose à travers les nombreux liens noués via la parenté, le travail ou le voisinage, afin de s'attaquer aux préjugés ou de réagir à des incidents homophobes. Cependant, les mêmes facteurs qui empêchent la mise en œuvre de stratégies intermédiaires de visibilité limitent considérablement la visibilité publique des lesbiennes et des gais et freinent le développement d'espaces collectifs. Les problèmes qui découlent de cette situation, tels l'isolement, le manque de ressources et de modèles, l'absence d'un réseau de pairs, sont accentués par la faible densité géographique. Que cela les touche personnellement ou non, plusieurs participant-e-s insistent, dans leur évocation des spécificités régionales, sur le sentiment de solitude de même que sur les difficultés à se constituer un cercle d'ami-e-s ou, encore, à dénicher une ou un partenaire amoureux.

Chez les interviewé-e-s, le sentiment d'appartenance et les avantages du cadre de vie en région non métropolitaine semblent compenser les inconvénients de leur position en tant que lesbienne ou gai. Leurs propos contredisent, au moins partiellement, l'image d'une homophobie plus généralisée ou plus virulente souvent associée aux régions comparativement aux milieux fortement urbanisés. Comment expliquer un tel écart? D'une part, l'on peut penser que cette image est alimentée par les témoignages de nombreux homosexuel-le-s ayant décidé de migrer vers les grandes villes depuis les

dernières décennies, entre autres parce que les difficultés auxquelles ils et elles étaient confrontés leur semblaient alors insolubles dans le contexte régional. D'autre part, il est probable qu'il y ait dans notre échantillon une surreprésentation des personnes qui sont parvenues à s'intégrer dans leur environnement en tant que gai/lesbienne – et qui sont plus aisément rejoignables à des fins d'enquête – et une sous-représentation de celles qui sont plus vulnérables aux pressions de l'entourage et plus isolées. Ainsi, on peut penser que les contraintes du contexte régional pèsent très lourdement sur les adolescent-e-s et les jeunes adultes qui amorcent un questionnement sur leur orientation sexuelle. Cela dit, les situations en région ne sont pas stagnantes et les perceptions de l'homosexualité y évoluent, tout comme dans les grandes villes. Pour mieux comprendre les spécificités des dynamiques régionales, il nous semble essentiel de se mettre à l'écoute de ceux et celles qui ont choisi ce cadre de vie.

Références

Adam, B. D., 1995, *The Rise of a Gay and Lesbian Movement*, New York, Twayne Publishers. Édition révisée.

Bonneau, M., 2003, « Un défi pour le pluralisme politique : l'accueil des lesbiennes dans les centres de femmes québécois » : 227-242, in N. Chetcuti et C. Michard (dir.), *Lesbianisme et féminisme. Histoires politiques*, Paris, L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme.

Bonneau, M., 1998a, « L'affirmation lesbienne en milieu régional : une visibilité problématique » : 167-192, in I. Demczuk (dir.), *Des droits à reconnaître. Les lesbiennes face à la discrimination*, Montréal, éditions du Remue-ménage.

- Bonneau, M., 1998b, « Le quotidien-pluriel de la culture lesbienne : néo-tribalisme et espaces régionaux », *Sociétés : Revue des Sciences Humaines et Sociales*, no 62 : 93-104.
- D'Emilio, J., 1983, *Sexual Politics, Sexual Communities : The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago, Chicago University Press.
- Gates, G. J. et J. Ost, 2004, *The Gay and Lesbian Atlas*, Washington (D.C.), The Urban Institute Press.
- Higgins, R., 1999, *De la clandestinité à l'affirmation. Pour une histoire de la communauté gaie montréalaise*, Montréal, éditions Comeau et Nadeau.
- Julien, D. (2001), « Couples gais et lesbiens », *Découvrir*, janvier-février : 50-53.
- Marple, L., 2005, « Rural Queers ? The Loss of the Rural Queer », *Canadian Woman Studies/Les Cahiers de la femme*, numéro thématique *Lesbian, Bisexual, Queer, Transsexual/Transgender Sexualities*, vol. 24, nos 2,3 : 71-74.
- Patterson, C. (2001), « Family Relationships of Lesbians and Gay Men »: 15-38, in D. Julien (dir.), *Parentalité gaie et lesbienne: familles en marge?*, Montréal, Association canadienne pour la santé mentale et Alliance de recherche IREF/Relais-Femme, UQAM,
- Phillips, R., West D. et D. Shuttleton (dir.) (2000), *De-centering Sexualities. Politics and Representations beyond the Metropolis*, New York, Routledge.
- Riordon, M., 1996, *Out Our Way. Gay and Lesbian Life in the Country*, Toronto, Between the Lines.
- Smith, J. D. et R. J. Mancoske (dir.), 1997, *Rural Gays and Lesbians. Building on the Strengths of Communities*, New York, Harrington Park Press.
- Tamagne, F., 2000, *Histoire de l'homosexualité en Europe. Berlin, Londres, Paris 1919-1939*, Paris, Éditions du Seuil.

Weeks, J., 1977, *Coming Out : Homosexual Politics in Britain, from the Nineteenth Century to the Present*, London, Quartet Books.

Whittier, D. K., 1997, "Social Conflict Among "Gay" Men in a Small(er) Southern Town": 53-72, in J. D. Smith et R. J. Mancoske (dir.) *Rural Gays and Lesbians. Building on the Strengths of Communities*, New York, Harrington Park Press.